plus tard. Et il prêchait encore. Hélas! les idées qu'il jetait ainsi au vent devaient, même dans sa patrie, même dans les pays de plus haute culture européenne, attendre plus d'un siècle avant de germer et de donner leur fruit. Il prêchait l'instruction obligatoire! Il préchait la suppression du grec et du latin pour parer à l'encombrement des matières scolaires! On le laissait parler toujours. Plus tard, quand, de retour en France, il aura écrit son Plan d'une Université en Russie, vaste programme d'ensemble d'une éducation nationale (1), ce travail apprécié, commenté, utilisé en France et en Allemagne, ne trouvera en Russie que l'oubli ou le dédain et jusqu'à ce jour pas un traducteur (2)!

Des représentations théâtrales données par les élèves du couvent de Smolna et du Corps des Cadets fournissaient heureusement au philosophe une occasion plus favorable pour mettre en œuvre ses généreuses inspirations et ses brillantes facultés. Un de ses thèmes favoris : l'éducation par le théâtre, trouvait là une application aisée. Non content de développer de vive voix ses aperçus sur ce sujet, toujours infatigable, il adressait coup sur coup à l'Impératrice de longs mémoires, dont quelques fragments nous ont été conservés (3). On ne peut s'empêcher d'y admirer l'ingéniosité, la fécondité inépuisable en même temps que la force et la justesse instinctive de ce prodigieux esprit.

" J'avouerais à Votre Majesté », écrivait-il, « que je serais « sinon fâché, du moins un peu soucieux d'avoir des enfants « qui jouassent aussi bien. Les pièces qu'on leur fait jouer ne « me paraissent nullement propres à exercer la sensibilité, à « inviter à la commisération, à la bienfaisance, et à former les « mœurs. Combien de propos qui blessent sur les lèvres de « ces jeunes bouches innocentes! Il est de la plus grande impor- « tance de leur faire un petit théâtre qui leur appartienne. »

(1) M. Caro (Revue des Deux Mondes, novembre 1889) a eu tort d'y voir un projet d'organisation complet et définitif. Ce n'est qu'une esquisse.

(2) Comp. Bilbassof, Diderot à Saint-Pétersbourg, p. 117.
(3) Ils ont été publiés récemment par M. Maurice Tourneux, dans l'Artiste, décembre 1888.

Sur ce point, il avait chance d'être entendu. Catherine était d'autant mieux disposée à partager son sentiment qu'elle l'avait déjà éprouvé elle-même. Tout en faisant jouer à ses élèves Zaire et l'Enfant prodique, elle trouvait que l'amour y tenait trop de place, et elle avait fait appel à Voltaire pour obtenir précisément de lui ce petit théâtre imaginé par Diderot, où les jeunes intelligences trouvassent à s'exercer sans s'éveiller prématurément aux émotions dangereuses. Elle avait imaginé de son côté une adaptation convenable à ce but des principaux chefs-d'œuvre de la scène française. Mais le grand homme s'était récusé : il avait trouvé cette fois qu'on lui en demandait trop. Ce n'était pas un risque à courir avec Diderot : « Ce que « Voltaire n'a pas fait », écrivait-il, « et ce qu'il eût mieux « fait que moi, je le ferai..., trop heureux de contribuer dans « une bagatelle à deux des plus belles et des plus grandes insti-« tutions qu'on puisse imaginer. » Et aussitôt il traçait le scénario d'une transcription des Femmes savantes : « ... A la « place d'Henriette peindre une élève de Votre maison, lui « donner deux ou trois amies fort ridicules, introduire à la « place de Vadius et de Trissotin deux ou trois jeunes gens fort « ridicules aussi, leur opposer un père pupille et faible, un « amant très honnête et très bien élevé, et fourrer tout au tra-« vers une suivante très gaie, très mordante, qui se joindrait « au père pour défendre l'élève et sa conduite, écarter les « sots amants, faire donner la préférence à l'honnéte jeune « homme... », etc.

IV

C'était parfait; mais tout cela n'avançait pas beaucoup les affaires de la philosophie ni celles de Diderot. Sans doute il se disait et il se croyait ravi de son séjour à Saint-Pétersbourg et de son Impératrice. Car elle lui appartenait maintenant. Il n'était pas loin de croire qu'il l'avait découverte. Il la décrivait et l'expliquait à Falconet! Il s'amusait aussi énormément de ses visites au palais, d'autant qu'il y trouvait l'occasion de rencontres plus récréatives encore que ses tête-à-tête prolongés avec Catherine. A soixante ans comme à trente, et à Saint-Pétersbourg comme à Paris, il restait l'homme à qui, au sortir d'une orgie, le comte de Montmorin disait : « Conviens, Diderot, que « tu n'es un impie que parce que tu es un libertin », et qui répondait : « Croyez-vous donc que je le sois à propos « de bottes? » En quittant l'Impératrice, il était heureux de s'arrêter dans son antichambre, et, après avoir péroré pendant trois heures, il avait encore quelque chose à dire à Anastasie Socolof, une charmante camériste, qui avait vu Paris et s'en souvenait, qui était devenue, depuis quelques années, la femme de chambre préférée de Catherine avant d'être son amie et sa confidente attitrée sous le nom de madame Ribas, et qu'il trouvait moyen de lutiner entre deux portes, en l'embrassant « dans le cou à côté de l'oreille (1) ». Catherine n'était pas moins aise, de son côté, d'avoir auprès d'elle cette autre chaudière toujours bouillonnante, mais point vide de cuisson comme celle de Grégoire Orlof, débordante au contraire d'idées et de sensations. Elle n'entendait pas s'en servir pour faire sa cuisine politique, ni à l'intérieur ni à l'extérieur : elle avait pour cela sa marmite où n'entraient que des ingrédients de son choix. Mais le spectacle en était fait pour l'égayer et lui procurer une agréable distraction. Seulement cette distraction, qui au mois de mars 1774 durait depuis cinq mois sans correspondre à aucun but précis, ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il y avait même une raison pour qu'elle cessât promptement : Catherine et son philosophe n'étaient pas seuls à Saint-Pétersbourg. Or, les appréhensions de Falconet ne s'étaient trouvées que trop justifiées. Dès le mois de décembre 1773, Grimm écrivait : « Il (Diderot) n'a fait ici aucune conquête, excepté « celle de l'Impératrice. Je n'étais pas inquiet de celle-là, mais

« tout le monde n'a pas la tête de cette grande femme et n'est « pas sensible et accoutumé comme elle au genre et aux « étrangetés. » La première apparition du philosophe à la cour avec les vêtements noirs qu'il ne songea pas à quitter avait déjà jeté un froid. Quelques années plus tôt, à Paris, interpellé à ce sujet par le comte de Broglie, qui lui demanda s'il portait le deuil de la Russie, il répliquait : « Si j'avais, monsieur le « comte, à porter le deuil d'une nation, je n'irais pas la chercher « si loin. » A Saint-Pétersbourg, les ripostes lui firent défaut. « Ses idées gelaient », disait-il, « à soixante degrés au-dessous « de zéro. » Voltaire s'était déjà avant lui avisé de ce phénomène, écrivant à l'Impératrice : « Dès que vous aurez mis « la Russie au 30° degré au lieu des environs du 60°, je de « manderai la permission d'y venir achever ma vie. » Il échangea son costume contre un bel habit tout brodé que Catherine lui envoya, mais les choses n'en allèrent pas mieux.

Nous ne savons ce qu'il faut croire du récit de Thiébaut au sujet d'une petite conspiration ourdie contre le philosophe par les gens de cour, qui l'aurait définitivement engagé à demander son congé. On l'aurait prévenu qu'un savant du pays se proposait d'entrer au discussion avec lui devant la cour assemblée pour lui prouver l'existence de Dieu. A l'heure indiquée, on fit cercle, et Diderot se vit en présence d'un personnage inconnu qui, sans autre préambule, lui dit :

Monsieur, 
$$\frac{a-l-b^n}{3} = x$$
, donc Dieu existe.

L'anecdote est peu vraisemblable. Malgré l'état du thermomètre, Diderot aurait trouvé de quoi répondre à une accusation d'athéisme avancée contre lui, et Catherine, qui avait lu les Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient, et qui s'était plu à dire que sa vue s'en était affermie, devait, sans y avoir peut-être compris beaucoup, s'y être du moins édifiée à ce sujet. Le point certain est que l'hiver tirant à sa fin, Diderot comprit que son séjour sur les bords de la Néva, auquel en principe aucune limite n'était assignée, avait assez duré : en restant, il perdait son temps et un peu aussi de sa dignité.

<sup>(1)</sup> Lettre au docteur Clerc, du 8 avril 1774. DIDEROT, OEuvres, t. XX, p. 48.

Le départ fut triste. Il s'en allait l'esprit désorienté et les mains vides. De l'Encyclopédie il n'avait guère été question entre lui et l'Impératrice, et, sur le pied où il s'était mis avec elle, il avait à peu près perdu le moyen de faire appel à sa munificence : on s'était trop traité de grand seigneur à grande dame, de puissance à puissance! Sur ce chapitre, d'ailleurs, volontiers le philosophe eût fait personnellement abandon de ses calculs et de ses espérances. Mais il devait songer au retour, aux déceptions qu'il ne pouvait manquer de produire à Paris, aux récriminations qu'il devait y attendre. Et gauchement, maladroitement, la veille de son départ, le malheureux écrivain s'exécuta : il adressa une lettre d'adieu à l'Impératrice, se défendant d'accepter d'elle autre chose qu'un souvenir sans valeur, lui insinuant pourtant qu'un ambassadeur de la République des lettres ne voyageait pas aux frais de ses commettants. Puis il écrivit à sa femme :

« La veille de mon départ de Pétersbourg, Sa Majesté Im-« périale m'a fait remettre trois sacs de mille roubles cha-« cun... Si je prends sur cette somme la valeur d'une plaque « en émail et de deux tableaux dont j'ai fait présent à l'Impé-« ratrice, les frais de mon retour et les présents qu'il est a honnête que nous fassions aux Nariskine... il nous restera « cinq à six mille francs, peut-être même un peu moins... » Et à mademoiselle Voland :

« Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser a à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en « aurais été le maître; mais j'ai mieux aimé faire taire les « médisants de Pétersbourg... Oh! parbleu, il faudra bien que « vous me croyiez sur ce que je vous dirai de cette femme a extraordinaire, car mon éloge n'a pas été payé. Toutes ces « idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris se sont éva-« nouies pendant la première nuit que j'ai passée à Pétersbourg; « ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute... »

Il s'excusait, le pauvre cher grand homme, de n'en avoir pas fait davantage; il plaidait auprès de sa femme et de son amie, tour à tour, la cause de son désintéressement forcé; il lui trouvait des circonstances atténuantes : la lettre qui lui avait valu trois mille roubles et qui ne lui avait valu que cela, il l'avait montrée à Grimm avant de l'envoyer à son adresse, et puis au ministre de Suède, le baron de Nolken : tous deux lui donnèrent l'assurance que l'Impératrice ne le prendrait pas au mot, qu'elle ferait son devoir comme il avait fait le sien. Il expliquait encore la nécessité où il se voyait de donner sa montre à M. Balla, un secrétaire que Catherine avait chargé de le reconduire, car il risquait de se perdre en route, l'éternel étourdi : « Écoute, ma bonne, si je donne ma montre à mon « conducteur, elle le saura, et d'ailleurs elle me sert si peu...

« A présent tu sais tout, qu'en penses-tu? Crois-tu que Sa « Majesté Impériale s'en tienne strictement aux articles de

« notre traité et ne fasse plus rien pour moi? »

Puis, à mesure qu'il s'éloigne de Saint-Pétersbourg, les idées — les idées mesquines et méprisables qu'il avait vues sans regret disparaître de sa tête facilement exaltée — y reparaissent et y reprennent corps de plus en plus nettement. Il devient de plus en plus affirmatif dans ses confidences à madame Diderot : « Je ne saurais me persuader que ce soit tout ce que nous « avons à attendre d'une souveraine qui est la générosité « même, pour laquelle j'ai fait, dans un âge assez avancé, « plus de quinze cents lieues, qui n'a pas dédaigné un présent, « et pour laquelle j'ai travaillé de toutes les manières pos-« sibles presque nuit et jour pendant cinq mois de temps. » Il a trouvé moyen, depuis son départ, de renouer les négociations au sujet de l'Encyclopédie. L'Impératrice a renvoyé le projet à un de ses ministres pour régler les détails matériels de l'exécution, et les fonds seront prochainement envoyés : « Il ne s'agit pas moins de quarante mille roubles ou deux « cent mille francs dont nous aurions la rente en tout d'abord « et ensuite en partie à peu près pendant six ans..., ce qui « arrangerait bien nos affaires. » Il faut seulement cacher la chose aux enfants, « qui nous tourmenteraient pour avoir de « nous des fonds ». Et puis la réussite de l'affaire n'est pas certaine. Pourtant, « en vérité, plus j'y pense, et moins je puis

« me persuader que cette souveraine qui est si grande en tout « me cède l'avantage sur elle en cette occasion, car il faut que « tu saches que c'est moi-même qui lui ai lié les mains et qui « ai arrêté sa bienfaisance ».

Il néglige d'apprendre à sa femme que pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, et avant son départ, tout en logeant chez les Narychkine et s'y trouvant défrayé de tout, il a déjà puisé à plusieurs reprises dans la cassette impériale, pour des bagatelles, il est vrai, une douzaine de mille francs au total, d'après les témoignages locaux. Il a aussi reçu en partant une belle voiture anglaise, mais celle-ci s'est cassée à Mittau. Il espère mieux. Et c'est pourquoi, d'étape en étape sur le chemin qui le ramène à Paris, il ne néglige pas de secouer la générosité quelque peu endormie dont il attend le réveil. Il écrit à la souveraine en l'assurant qu'il fera de son mieux pour émerveiller ceux qui le questionneront à son sujet. Renchérissant sur Voltaire, il se dit Russe, l'étant devenu « par l'ingratitude de son « pays et par les bontés de l'Impératrice ». Et le lendemain de l'arrivée à Paris, quelle habile manière de présenter la scène du retour!

« Les talents et les vertus de Votre Majesté sont devenus « l'entretien de nos soirées. On veut tout savoir. — Elle a « donc bien de la noblesse dans la physionomie? — On ne « saurait davantage. — Mais vous dites qu'elle est pleine de « grâce et d'affabilité?... — Tous ceux qui l'ont approchée « vous le diront comme moi. — Et vous ne trembliez pas en « entrant chez elle? — Je vous demande pardon, mais cela « durait peu, car on ne se souvenait jamais ni de son rang, ni « de sa grandeur; elle faisait oublier l'un et l'autre en un « moment. — A-t-elle de la fermeté? — Elle m'a dit elle-« même que c'était dans les moments de péril qu'elle retrou-« vait son âme. — Aime-t-elle la vérité? — Tant, que je con-« damne au mortier d'Amurat ceux qui n'oseraient pas la lui « dire. — Est-elle instruite? — Mieux de son empire, tout « vaste qu'il est, que vous ne l'êtes de vos petites affaires " domestiques. "

Des pages entières sont ainsi consacrées à l'énumération des qualités multiples possédées par la femme extraordinaire chez qui le philosophe a trouvé « l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre », ainsi qu'il l'affirme à la princesse Dachkof et le répète à mademoiselle Voland, « la fermeté de l'un et la séduction de l'autre ». Hélas! la fermeté de Brutus-Cléopâtre se manifeste en ce moment, au détriment du pauvre Diderot, par le refus, bientôt avéré, de donner satisfaction à ses vœux et à ses espérances. Au vrai, nous ne croyons pas que Catherine ait jamais songé sérieusement à donner deux cent mille francs pour la confection d'une nouvelle Encyclopédie (1). Ses grandes libéralités furent toujours réservées pour ses favoris. Encore y pourvoyait-elle principalement avec des dons en terres et en paysans, - qui, depuis l'annexion des provinces polonaises surtout, où le système des confiscations fonctionna en toute liberté, ne lui coûtaient rien. Elle prétendait entretenir ses bonnes relations avec la philosophie à meilleur compte, et elle y réussissait. En 1779, Diderot en fut réduit, « dans une de ces circonstances urgentes qui contraignent les « âmes les plus honnêtes à s'écarter des lois rigoureuses de la « pudeur », à faire appel à la générosité de la souveraine pour une somme bien plus modeste de deux mille roubles. Elle s'exécuta avec bonne grâce cette fois et avec la délicatesse qu'elle sut toujours mettre dans ses petites largesses et qu'elle employa savamment pour en doubler le prix : elle chargea Grimm de remettre la somme à Diderot, « qui connaissait « l'emploi qu'il en ferait ». Cinq années plus tard, sur un avis reçu de Grimm, Catherine se préoccupa de mieux loger à Paris sa bibliothèque et son bibliothécaire. Diderot habitait depuis trente ans rue de la Vieille-Estrapade, au quatrième. La bibliothèque occupait l'étage au-dessus. Au dire de son médecin, ces quatre ou cinq étages à grimper compromettaient la santé du philosophe, qui souffrait de l'asthme. Catherine lui fit louer un bel appartement rue de Richelieu, au premier. Mais il

<sup>(1)</sup> Et encore moins 200,000 roubles, ainsi qu'on l'a avancé. Voy. RAMBAUD, Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1877.

n'avait pas de chance avec son impériale amie : douze jours seulement lui furent donnés pour jouir de sa nouvelle installation; le treizième jour, un étouffement l'emportait. Il avait cependant eu le temps de réfléchir sur la fragilité des liaisons contractées avec les grands de la terre et d'écrire cette phrase où perçait le fond des impressions que lui laissait son séjour à Saint-Pétersbourg — depuis qu'il en était revenu : « L'ennemi « le plus dangereux d'un souverain, c'est sa femme, si elle « sait faire autre chose que des enfants (1). » A quelque temps de là, Catherine faisait aussi ses réflexions en songeant à l'illustre mort, et elle en communiquait ainsi le résultat à Grimm : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot « un cahier intitulé : Observations sur l'instruction de Sa Ma-« jesté Impériale aux députés pour la confection des lois. Cette « pièce est un vrai babil, dans lequel on ne trouve ni connais-« sance des choses, ni prudence, ni prévoyance; si mon « instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été « propre à mettre toutes les choses sens dessus dessous. Il « faut qu'il ait composé cela après son retour d'ici, car jamais

Du commerce intellectuel de ces deux êtres qu'on eût pu croire si rapprochés, il ne restait que la bibliothèque, acquise définitivement aux collections impériales; mais celle-ci même avait une destinée mélancolique et décevante. Elle ne fut pas traitée comme celle de Voltaire, dont nous avons dit ailleurs le sort privilégié; transportée en 1786 à Saint-Pétersbourg, elle occupa pendant quelque temps une des salles de l'Ermitage, mais bientôt elle y parut encombrante. On prit le parti de la réunir à la bibliothèque publique, et les livres de Diderot, annotés par lui, y disparurent, disséminés entre les divers départements, impossibles à reconnaître aujourd'hui. Ce que dit madame de Vandeuil d'un exemplaire à part de l'Encyclopédie qui s'y serait trouvé, avec les textes supprimés par la cen-

" il ne m'en a parlé. " De part et d'autre le désenchantement était égal et complet.

sure que Diderot aurait fait rétablir pour son usage, semble inexact. La perte n'en est pas moins grande. En 1792, madame de Vandeuil détruisait, devant les menaces de la Révolution, un dernier monument du glorieux passé : les lettres adressées par Catherine à son père, et en 1815 le Journal de l'Empire imprimait à Saint-Pétersbourg ces lignes dans un article de critique littéraire : « L'Impératrice de Russie fit venir M. Dide-« rot à sa cour; après l'avoir vu et entendu, Elle n'eut rien de « plus pressé que de se débarrasser d'un hôte de cette espèce.» Du moins, quelques-uns des manuscrits du philosophe acquis par Catherine avec sa bibliothèque, dont six volumes naguère inédits encore, ont échappé au désastre. Ces six volumes copiés en 1874 par M. Godard, auteur d'un livre curieux sur Saint-Pétersbourg et Moscou, ont fait le mérite de la nouvelle édition des œuvres complètes du grand écrivain, publiée en 1875-1877 (1). La France, que le philosophe accusait d'être mauvaise débitrice à son égard, a eu soin de s'en justifier devant sa mémoire.

## D'ALEMBERT. - ROUSSEAU. - VOLNEY.

I. D'Alembert. - Avances de la souveraine et réserve prudente du philosophe. — La rancune de Catherine. — La brouille. — II. Rousseau. — L'Émile et le Contrat social. — Refus d'hommage. — La colère de Sémiramis. — En 1794. - Hostilités et représailles. - Volney. - III. Aperçu général.

L'esprit plus pondéré, plus indépendant aussi, de d'Alembert le protégea contre des retours semblables de fortune. Il fut pourtant, dans sa confrérie, au premier rang de ceux aux-

<sup>(1)</sup> C'est dans un de ces volumes que se trouvait le projet d'une organisation scolaire en Russie, assez mal intitulé : Plan d'une Université, dont M. Guizot a fait l'analyse en 1813 dans les Annales de l'Éducation.

<sup>(1)</sup> Notes marginales d'un souverain sur l'Histoire des Empereurs.